

réservés aux esclaves. Cette étude offre donc une intéressante mise au point sur le discours et la stratégie rhétorique relatifs à l'impérialisme romain dans les textes latins. Cependant le dynamisme de la démarche adoptée aurait pu être davantage mis en valeur par une confrontation avec les représentations iconographiques. Au total, cet ouvrage, qui adopte délibérément le point de vue des sources littéraires, ouvre néanmoins des perspectives précieuses pour la recherche concernant les enjeux idéologiques qui sous-tendent les relations de Rome avec ses provinces. Bassir AMIRI

Stéphane BENOIST et Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE (Éd.), *La vie des autres. Histoire, prosopographie, biographie dans l'Empire romain*. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 383 p., ill. (HISTOIRE ET CIVILISATIONS). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7574-0443-0.

Ce volume est le résultat d'un riche symposium international qui s'est tenu les 18 et 19 novembre 2010 à Lille sous l'égide du centre de recherches Halma-Ipel afin d'honorer les travaux scientifiques de Janine Desmulliez, Professeur émérite d'Histoire du christianisme à l'université Charles-de-Gaulle-Lille 3, « fervente prosopographe formée à l'école de Charles Pietri » (p. 10). Il a rassemblé 17 universitaires et chercheurs pour faire écho à l'orientation principale des recherches de Janine Desmulliez, dont la carrière et les travaux scientifiques sont présentés avec précision par Christine Hoët-Van Cauwenberghe (p. 25-35). Si les contributeurs ont eu la volonté de parcourir l'ensemble du monde romain, de la République jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive, ils se sont en effet attachés à observer la vie des autres ou de quelques autres afin de mettre en rapport les deux visages par lesquels elle peut être appréhendée par l'historien : la biographie ou l'histoire des individus, et la prosopographie, qui permet d'établir l'histoire des catégories sociopolitiques. La contribution qui ouvre le volume est celle de Stéphane Benoist, qui propose une série de réflexions programmatiques sur la manière d'aborder la question des usurpateurs à Rome sous l'Empire à partir de la critique de l'ouvrage de Dietmar Kienast (*Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, 2011³). S'interrogeant sur la classification proposée dans cet ouvrage, qui cherche inutilement à nuancer Gegenkaiser, Usurpatoren, Gegenkaiser und Usurpatoren et Gegenkaiser und Empörer, Stéphane Benoist propose plutôt de travailler à la « collecte des sources disponibles », à « leur croisement, leur mise en série, en remplaçant le contexte précis de l'usurpation au cœur du raisonnement. » À travers des exemples précis, il montre comment une telle recherche serait à même de permettre une meilleure perception non seulement du phénomène de l'usurpation, mais également du fonctionnement et du statut du pouvoir impérial à une époque donnée, tant ces « autres *principes* » et les détenteurs légitimes du pouvoir apparaissent comme les « deux faces d'une même réalité » (p. 55). Les contributions suivantes abordent des groupes d'individus qui n'ont pas toujours retenu l'attention de la recherche. Maria Louisa Bonsangue propose ainsi une étude prosopographique, renouvelée au prisme des documents épigraphiques et littéraires, des chevaliers romains connus à Narbonne entre le début du I^{er} siècle avant notre ère et la fin du II^e siècle après J.-C. L'étude permet de faire état d'une quinzaine d'individus, un chiffre supérieur à ce que la documentation fragmentaire laissait supposer,

dont l'auteur examine l'origine, la carrière et l'onomastique. Se fait dès lors jour l'identité sociale de cette élite équestre, où se rencontrent « l'aristocratie d'État et les notabilités locales » (p. 331) et où coexistent des *equites* d'origine italienne tels Aufidius Epagatinus (*CIL* XII 4357), liés « au milieu d'affaires de l'emporion » et qui vivaient entre l'Italie et les provinces et les « descendants de l'élite des vétérans césariens, dont certains s'étaient bien investis dans la carrière militaire au service de l'Empire au début du I^{er} siècle ap. J.-C. » (p. 85). Anthony Alvarez Melero s'intéresse pour sa part aux femmes apparentées aux officiers équestres d'Afrique et d'Hispanie, qui, sans appartenir à l'*ordo equester* bénéficiaient de la *dignitas* propre à l'ordre et devaient subir « les contraintes du rang ». Après le recensement des données, l'auteur aborde brièvement la question des alliances matrimoniales, ce qui permet de faire apparaître l'existence d'unions « égales » comme exogames. L'auteur fait ainsi état de la présence d'affranchies parmi les épouses des officiers (*CIL* II 4495 ; 4266 par exemple). Sont ensuite évoquées les activités des parentes d'officiers avec l'objectif d'appréhender le niveau de richesse et de confort des parentes, leur implication dans la vie religieuse (plusieurs sœurs et/ou épouses ont ainsi détenu le flaminicat local ou le sacerdoce provincial), leurs dédicaces religieuses et leurs ex-voto ainsi que l'évergétisme qu'elles sont susceptibles de pratiquer. En définitive, l'auteur réussit à ouvrir des pistes de réflexions précieuses, malgré le caractère lacunaire de la documentation et le manque d'information, ce qui confère à la méthode prosopographique tout son intérêt. La communication de Maria Kantirea s'intéresse aux gouverneurs, évêques et notables de Chypre au Bas-Empire. Elle montre comment l'expansion du christianisme apporte des changements majeurs aux mœurs et au comportement social, « à l'idéologie dominante » qu'il s'agisse sur le plan local de la réorganisation administrative, des réformes législatives ou encore de la topographie sacrée pour prendre quelques exemples. « Dans ce sens, la prosopographie des détenteurs du pouvoir – gouverneurs, évêques et notables – apparus sur la scène historique de l'île entre le IV^e et le VI^e siècle, contribue à la meilleure compréhension du nouveau réseau de relations établis entre l'état romain et l'église chrétienne à Chypre pendant l'Antiquité tardive » (p. 124). Poursuivant sur le Bas-Empire, Roland Delmaire aborde la question de la nomination des gouverneurs, qui obéissaient en théorie à des règles précises. L'auteur discute les critères d'exclusion ainsi que les cas où les règles sont contournées. Il met en lumière les impératifs qui président aux choix par les empereurs des gouverneurs : éviter les abus et supprimer la vénalité des charges, empêcher que des étrangers ne s'enrichissent aux dépens des provinces, privilégier des hommes de terrain ou encore des chrétiens. Le choix dépend souvent des idées et des faveurs de l'empereur qui préside au choix, notamment lorsqu'il s'agit des proconsuls et des vicaires, jusqu'à ce que cette nomination soit laissée à l'appréciation de l'assemblée des notables locaux désormais appelés (à partir de 554 pour l'Italie et 569 pour le reste de l'Empire) à assumer leurs choix. Père Maymo i Capdevila propose pour sa part une étude originale sur les officiers militaires qui exerçaient leurs fonctions sous le pontificat de Grégoire le Grand. L'article permet d'appréhender d'une part plusieurs aspects de l'administration byzantine de l'époque et notamment l'organisation militaire, d'autre part, grâce à la correspondance de Grégoire, des pistes sur l'identité des officiers de l'armée impériale et leurs fonctions, militaires, civiles aussi bien que religieuses parfois. Une série de contributions prennent pour objet le sacré. Dans le

cadre d'un vaste projet de recherche en cours sur les cultes d'Ostie et de Portus, Françoise Van Haepereen dresse la liste provisoire des dédicaces et des dévots d'Ostie en mettant l'accent sur les offrandes liées à une « collectivité ». Ce travail permet de réactualiser l'étude des cultes locaux et leur implication dans le cadre bien spécifique d'Ostie et de Portus à la croisée des influences. Plusieurs catégories font ainsi l'objet d'une analyse très précise : des dédicaces qui proviennent de la communauté civique et de plusieurs de ses représentants tels que les *magistri vici* par exemple ; des dédicaces provenant du cadre associatif en rapport avec un métier, avec le culte de divinités honorées publiquement par la colonie ou encore avec le culte impérial ; dédicaces enfin d'individu agissant seuls, destinées à une communauté professionnelle ou de voisinage. Ce travail s'impose par sa précision et la richesse des analyses qu'il contient en laissant présager un travail de grande envergure à découvrir par la suite. Marie-Odile Charles-Laforge évoque quant à elle le cas des prêtresses de Vénus à Pompéi sous l'angle de la vie sociale et notamment l'aspect économique en s'intéressant à leurs ressources financières, déterminantes en vue de l'obtention de fonctions civiques et religieuses, mais aussi d'une visibilité sociale, qui repose en partie sur des actions d'évergétisme. L'auteur montre que les prêtresses de Vénus provenaient de familles très riches et appartenaient aux *gentes* les plus en vues (la *gens* Holconia et Alleia par exemple). Des familles comme celles d'Eumachia, Mamia et Istacidia jouent ainsi un rôle important dans la cité. En définitive, si ces femmes ont pu s'élever socialement grâce à la prêtrise publique de Vénus, c'est plus grâce à la fortune familiale qu'en vertu du statut paternel. L'approche de Carles Buenacasa Pérez à propos des moines de l'Antiquité fournit un contrepoint intéressant à la communication de Marie-Odile Charles-Laforge. Travaillant lui aussi sur l'aspect économique si important dans la définition et la place des individus dans la société romaine, il montre les différents points de vue qui accompagnent l'extension du christianisme au sujet de la possession des richesses en les mettant en relation avec les diverses stratégies développées par les fidèles aussi bien que par leurs biographes pour expliquer selon les circonstances leur état de pauvreté ou de richesse. En écho, Raul Villegas Marin s'intéresse aux aristocrates gallo-romains qui, au début du ^v^e siècle, embrassent le monachisme chrétien. L'auteur montre que cette conversion repose sur des lectures très différentes du message chrétien, notamment relatif à l'appel de Dieu, qui expliquent la diversité des pratiques et des expériences personnelles. D'autres études relèvent davantage de l'enquête biographique et permettent d'entrevoir les enjeux et les difficultés d'appréhension du genre. Josep Vilella propose ainsi d'approcher la figure d'Ossius avant le concile de Nicée avec pour objectif de montrer la cohérence d'un parcours qui le conduit à l'occasion de deux conciles antérieurs à traiter de la question christologique, notamment à partir de la dispute arienne et de ses conséquences. Juan Antonio Jiménez Sanchez revient pour sa part sur la *Chronica Caesar-augustana* pour en montrer les circonstances de rédaction et le devenir afin de préciser la prudence avec laquelle il convient d'y recourir notamment pour étudier le règne de Geisalic, compte tenu des erreurs qu'elle contient concernant la durée de son règne ainsi que la chronologie des événements qui se déroulent à cette période. Françoise Prévot montre quant à elle les stratégies développées par Sidoine Apollinaire dans les 9 livres de sa correspondance pour construire son image : la poétique de l'œuvre, le choix des thèmes, l'agencement des lettres sont destinés à lui permettre de se justifier

et de défendre ses idées. Sidoine met en particulier en évidence son investissement dans le rôle d'évêque qui est le sien, notamment durant les temps troublés que connaît l'Église. Un même effort de construction de la figure du sujet est à l'œuvre sous la plume de Venance Fortunat lorsqu'il entreprend de présenter à ses lecteurs la figure d'Hilaire de Poitiers deux siècles après sa mort. Luce Pietri montre bien comment, disposant de peu de sources, l'écrivain est porté à embellir son personnage, à en faire un thaumaturge, quitte à le créditer de miracles qu'il n'a pas accomplis. Au final, il convient de souligner avec Ségolène Demougin, qui conclut le volume, l'excellence de cette initiative, l'intérêt scientifique et documentaire de chaque communication, dont la mise en perspective offre la possibilité de saisir les spécificités des approches biographiques et prosopographiques, mais aussi ce que leur rapprochement offre de fructueux à l'étude historique.

Bassir AMIRI

Mathilde SIMON, *Le rivage grec de l'Italie romaine. La Grande-Grèce dans l'historiographie augustéenne*. Rome, École française, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 527 p., 1 carte. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 442). Prix : 80 €. ISBN 978-2-7283-0855-2.

Cinquecento pagine dense e articolate nello stile accurato dei lavori pubblicati nella *Collection de l'École française de Rome*, un apparato di note altrettanto esaustivo che permette al lettore di ripercorrere nei dettagli la vicenda critica e bibliografica delle problematiche affrontate: così si presenta *Le rivage grec de l'Italie romaine*, un saggio decisamente impegnativo in cui M. Simon affronta con indiscutibile competenza la questione complessa e sfaccettata di come la storiografia augustea ha voluto e saputo recepire l'influenza delle colonie greche dell'Italia meridionale sulla cultura di Roma, fra rielaborazione ideologica, coscienza comune e realtà storica. Il percorso è minato innanzitutto dallo stato di una documentazione spesso parziale e incompleta, come è il caso dell'opera di Tito Livio, protagonista ovvio collocato al centro di questa difficile indagine. Nell'*Ab Urbe condita* l'autrice riconosce l'influsso di fonti differenti per impostazione e identità culturale, un mosaico composito a cui Livio aggiunge del suo restituendoci una geografia territoriale e mnemonica che si riconfigura nel corpo stesso dell'opera, dove il ruolo storico dei popoli italici e delle *poleis* greche nella formazione dell'identità romana viene continuamente rimodellato in funzione della propaganda ideologica sottesa al neo costituito impero. Nel render conto di episodi della storia repubblicana come lo scontro con le popolazioni indigene e le guerre puniche, l'Italia di Livio è già quella unificata e soggiogata delle *regiones* augustee, e nella prima parte del volume molta parte dell'analisi è dedicata proprio all'uso e al mutevole significato delle designazioni geografiche di *Italia*, *Maior Graecia*, *Magna Graecia* o di quell'*ora Italiae* che sembra ridimensionare la presenza greca a un mero fatto di inevitabili contatti oltremarini resi possibili dall'ampiezza delle coste. Di grande interesse è in questo senso anche lo sguardo che l'autrice dedica alla tradizione cartografica, seguendone lo sviluppo e individuandone i riferimenti nelle fonti letterarie a partire dal II secolo a.C. Per quanto riguarda sempre le definizioni territoriali, sebbene la traduzione accolta dai più continui a non convincere del tutto (concordo con G.F. Maddoli, *Megále Hellás: genesi di un concetto e realtà*